

CONFÉRENCE DE GÉRARD BOUCHARD

Professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi et directeur du projet BALSAC

Je voudrais saluer Monsieur le député, Monsieur le maire, préfet, les organisateurs. Merci Marc-Urbain de me donner l'occasion de prendre la parole brièvement. Je voudrais également adresser mes salutations très spéciales à Monsieur Clifford Moar qui est un citoyen de Mashteuiatsh et conseiller aux négociations de l'Entente commune.

J'ai choisit de vous parler d'un aspect dont peut-être vous n'entendez pas souvent parler quand vous traitez des problèmes d'économie régionale, c'est l'aspect culturel. C'est le seul que je connaisse d'ailleurs. Et très précisément vous parlez de ce que l'on appelle les mythes fondateurs. Qu'est-ce que c'est d'abord qu'un mythe? Un mythe n'est pas forcément quelque chose d'extravagant auquel il ne faut pas porter foi. Un mythe c'est tout simplement l'affirmation d'une valeur, une valeur qui est partagée par un ensemble de personnes dans une collectivité. Ça fixe un horizon, un idéal auquel tout le monde croit. Un mythe fondateur c'est donc une valeur que les gens partagent mais que l'on protège dans le passé, que l'on identifie dans le passé à des événements, des personnages remarquables, des objets, etc.

Dans une société, des mythes et des mythes fondateurs ce sont des éléments qui sont indispensables quel que soit l'aspect de la vie collective que l'on ait à l'esprit que ce soit l'économie, le politique, la démographie, le mythe fondateur est une donnée indispensable. Je vais vous donner quelques exemples. Prenez l'exemple de ce qui s'est passé aux États-Unis le 11 septembre après les attentats qui ont traumatisé la nation états-unienne. À quoi a-t-on assisté après les attentats? Ce n'est pas une société qui s'est affaissée, qui s'est fragmentée, qui s'est montrée désemparée devant les attentats. On a vu au contraire une réaction extraordinaire de la nation américaine, un rassemblement inouï, une espèce de célébration de ce qu'ils étaient, ils ont ressorti leurs vieux mythes

fondateurs, ils les ont célébrés dans toutes sortes de cérémonie. On a eu l'impression qu'ils étaient une grande famille qui se tenait par la main de l'Atlantique au Pacifique. On a vu des émissions de télévision qui étaient absolument incroyable. Donc, c'est une société qui a pu s'en remettre à ses mythes fondateurs et qui s'est appuyée là-dessus pour réagir à une catastrophe.

Pour prendre des exemples opposés, prenez l'exemple de ce qui se passe à Haïti présentement. C'est parfaitement l'exemple d'une société qui s'est défait parce qu'il n'y a rien qui la tient ensemble. Il n'y a pas de mythe, il n'y a pas de mythe fondateur, il n'y a pas de croyance, d'idéaux partagés, d'exaltation, il n'y a pas de rêve qui les tiennent ensemble. Reculez l'horloge de treize ou quatorze ans, regardez ce qui s'est passé en Yougoslavie, c'est exactement la même chose. C'est une société qui s'est affaissée sur elle-même, qui s'est défaite comme par implosion parce que devant une difficulté on s'est aperçu qu'il n'y avait rien qui la retenait, il n'y avait pas de filet symbolique, de filet culturel, ce que j'appelle les mythes, qui tenaient cette société, qui la cimentait de sorte qu'elle pouvait faire face à des catastrophes, à des traumatismes, à des crises. C'est là que l'on voit la solidité d'un mythe qui tient une société ensemble.

Je pourrais donner plusieurs exemples de cela. Par exemple, on pourrait dire qu'au Canada anglais, à partir des années 1960-1970, c'est une société qui a redéfini complètement ses mythes collectifs, tout son identité, tous ses mythes fondateurs, une redéfinition totale. Pourquoi ils ont fait cela? C'est pour faire face à la masse d'immigration, extrêmement diversifiée, qui entrainait au pays et à laquelle il fallait réagir d'une certaine façon. Ils se sont aperçus que les anciens mythes sur lesquels ils fonctionnaient ne pouvaient pas leur permettre de réagir positivement pour intégrer ce phénomène. Alors, ils ont redéfini leur identité, ils ont inventé notamment le multiculturalisme dont maintenant ils se sont faits un mythe collectif extraordinaire, ils ont inventé la culture des chartes, la culture des droits, qui fait maintenant partie de l'identité collective canadienne anglaise. Les mythes c'est quelque chose de fondamental. Le multiculturalisme, surtout chez

les jeunes Canadiens anglais, ils ne jurent que par cela, ils se définissent que par cela et ils se remplissent de cela. Pour eux, c'est une valeur très importante. Ça fait partie de ce que l'on appelle un « Canadian », le multiculturel.

Ça vaut à l'échelle nationale mais ça vaut aussi à l'échelle des régions bien évidemment. Ici au Saguenay, il y a une histoire magnifique qui est tombée en oubli mais ça c'est un autre problème dont on pourra dire un mot tantôt. Le Saguenay offre un épisode absolument merveilleux de ce que peut être un mythe fondateur et de ce que ça peut conduire comme comportement collectif et comme réalisation collective. Dans toutes les collectivités neuves, c'est-à-dire les grands mouvements de peuplement qui sont venus d'Europe à partir du 16^{ème} siècle en Amérique Latine et de la fin du 18^{ème} siècle en Australie, du milieu du 19^{ème} siècle en Nouvelle-Zélande, à partir du 17^{ème} siècle aux États-Unis, au Canada anglais et au Québec etc., il y a à peu près une cinquantaine de nations qui ont été créées à même ce grand mouvement international, partout on a observé, là où les immigrants arrivaient, on a observé la formation de rêves très fantasques, échevelés, des rêves absolument extraordinaires. Les gens avaient l'impression que, arrivant sur ces territoires qu'ils considéraient comme vides, il ne l'était pas du tout parce qu'il y avait des indigènes partout mais les Européens se comportaient comme s'il n'y en avait pas, comme si le territoire était vide, donc, ils ont eu l'impression qu'ils pouvaient recommencer l'histoire, qu'ils pouvaient refaire leur destin, recréer des sociétés à leurs guises, des sociétés parfaites qui ne porteraient pas les défauts, les corruptions, les privilèges, tout ce qui avait de détestable dans la société européenne. Donc, il y avait une occasion de faire table rase, de recommencer l'histoire à zéro, ça n'arrive pas souvent cela dans l'histoire d'une société. Et là, donc, partout, selon des termes différents avec plein de variantes, l'émergence de rêves extraordinaires. Quand vous lisez par exemple le premier article de la Constitution des États-Unis, qu'est-ce que c'est le principal objectif de cette société? C'est la poursuite du bonheur, ce n'est pas une formule que l'on emploierait beaucoup aujourd'hui cela la poursuite du bonheur. Et bien eux ils se sont dits « Nous autres on va créer

une nouvelle société qui va être basée sur cette idée-là. *The pursuit of happiness.* » C'est la première phrase dans la Constitution.

Ici au Saguenay, il y a eu l'équivalent. Il faut se rappeler que le peuplement du Saguenay a commencé en 1838 à partir de la vallée du Saint-Laurent, plus précisément de Charlevoix. Mais qu'est-ce qui c'était passé dans la vallée du Saint-Laurent pour motiver ce mouvement d'immigration vers le Saguenay et vers beaucoup d'autres régions? C'est important de le rappeler brièvement parce qu'à partir de 1838-1840, le sentiment qui prédominait dans la société québécoise était un sentiment de découragement, de désespoir, qu'il n'y avait plus d'avenir pour les Canadiens français dans la vallée du Saint-Laurent parce que c'était aux lendemains de l'échec des insurrections de 1837-1838, c'est important de le rappeler parce que jusque là le Québec était une colonie de l'Angleterre et l'insurrection de 1837-1838 c'était une tentative pour mettre fin à ce lien colonial et transformer la colonie en un état indépendant. En fait, ça été une grande tentative de souveraineté en 1837-1838. Cette tentative a été brisée par les armées britanniques.

De sorte que, après 1837-1838, les élites québécoises avaient l'impression qu'il n'y avait plus d'avenir au Canada français. Ils étaient dominés par les Britanniques, ils étaient plus faibles que les Britanniques, l'économie était aux mains des Britanniques, la politique aussi, ils ne voyaient plus d'avenir pour se développer, pour survivre. Alors qu'est-ce qu'ils se sont dits? Ils se sont dits « Il faut sortir de la vallée du Saint-Laurent. Il faut aller vers les terres qui sont disponibles très loin de la vallée du Saint-Laurent, vers le Nord en particulier ». Et là, le mouvement d'immigration a commencé, de Charlevoix ensuite du Bas-Saint-Laurent et ça s'est étendu vers le Saguenay.

À partir de 1860, à peu près, jusqu'à 1920, là il y a eu un véritable mythe incroyable qui a animé deux ou trois générations de Saguenéens, aussi bien les hommes d'affaires que les prêtres qui enseignaient au Séminaire, que les élites

locales dans les municipalités, dans les villages. Le rêve qu'ils ont formé c'était qu'ils allaient créer au Saguenay une nouvelle province, un nouvel état. C'est comme ça qu'ils le formulaient. Ils allaient créer un nouvel état, un nouveau pays, le pays du Saguenay. Et ce pays s'étendrait, vous allez voir qu'ils avaient la main assez pesante, il s'étendrait jusqu'au lac Albanel, au lac Mistassini, jusqu'à la Baie d'Hudson, jusqu'au Labrador. Ils traçaient cela sur une carte et ils disaient ça va être ça le nouveau pays que l'on est en train de construire. Quand ils voyaient l'avenir de ce pays qui se tournait vers le Nord, pour eux ce n'était pas une vision ruraliste où il y aurait juste de l'agriculture, des clochers, des petits villages, etc. C'était des villes, des usines, des cheminées d'usine à perte de vue jusqu'au Labrador et jusqu'à la Baie d'Hudson. Donc, c'était une vision très américaine du Nord, du développement, mais en français. Très américaine mais à la façon des francophones. Ça c'était un rêve qui a rempli deux ou trois générations, les gens les plus sérieux de cette époque le formulaient dans les journaux, dans l'enseignement du séminaire, ils se le disaient dans les assemblées du conseil municipal.

Alors, ils imaginaient par exemple, c'était à l'époque où le commerce du Pacifique commençait à se développer et le Pacifique exportait de plus en plus vers les Amériques, c'est-à-dire le Canada et les États-Unis, et surtout le Canada. Et puis, il fallait acheminer à ce moment-là le Canada ça voulait dire Montréal, c'était la grande métropole économique, Montréal dominait toute l'économie canadienne, et le rêve c'était d'amener tous les produits du Pacifique vers Montréal ou vers New York ou vers Toronto. Il y avait une sorte de concurrence. Alors, les Saguenéens qu'est-ce qu'ils disaient, ils disaient « Le commerce du Pacifique, il va s'en venir à Chicoutimi. On va tracer un chemin de fer au Nord des provinces canadiennes, il va arriver par l'Abitibi et le Nord de la Mauricie au Lac-Saint-Jean. Du Lac-Saint-Jean il va descendre par chemin de fer jusqu'à Chicoutimi et là on va embarquer des marchandises sur des bateaux et on va l'expédier en Europe parce que Chicoutimi est plus proche de l'Europe que Toronto ou New York ou Montréal. » Ils ont envoyé des arpenteurs à

Montréal, ils ont calculé tout cela et ils ont trouvé que la distance entre Chicoutimi et les grands ports européens était plus courte que Montréal, Toronto ou New York. Alors, ça leur donnait une crédibilité. Si on travaille bien, si on fait tout ce qu'il faut, si on imite bien les Américains, il n'y a pas de raisons que l'on se développe exactement comme eux et que ça devienne un grand pays industriel mais en français.

Vous aviez des gens qui partaient de Chicoutimi-Nord, de Chicoutimi, des cultivateurs des rangs de Jonquière et de Laterrière, qui s'en allaient par exemple à Chicago en 1893 pour aller à la grande exposition internationale qui s'appelait l'Exposition colombienne pour aller apprendre comment bâtir des usines, comment ramasser des capitaux et comment les utiliser pour faire du développement. Ça c'était en 1893, ils prenaient le train, les journalistes du Progrès étaient là pour dire « Monsieur Untel, Madame Untel, un cultivateur, viennent de s'embarquer pour la grande Exposition colombienne d'où ils vont rapporter des idées de développement, des capitaux qui vont créer des emplois, qui vont permettre de créer ce grand pays dont nous rêvons. » Et puis, ils y allaient, très sérieux, ils ne disaient pas un mot d'anglais mais ça ne les dérangeait pas, ils comprenaient tout pareil et ils disaient, Chicago en 1840, avait quelques centaines d'habitants comme le Saguenay mais au moment où ils allaient à l'Exposition colombienne, Chicago était rendue à un million et demi à peu près. Quand ils sont revenus, ils se sont mis à dire « Il n'y a pas de raisons que Chicoutimi ne fasse pas la même chose. Si on travaille bien, dans un siècle (ils disaient cela en 1900), donc en l'an 2000, il y aura un million de personnes à Chicoutimi ». Il y en a un peu moins...

Et puis, il y a eu des grandes réalisations, les grandes familles de Chicoutimi dont on parle, la rue du Séminaire et toutes les maisons qui sont bâties là, c'est l'héritage de ces idées qui sont nées dans l'esprit de ces gens-là. Parmi les gens dont je parle qui était animateur de ce mouvement, il y avait un nommé Joseph Gagnon et c'est devenu Gagnon Frères, d'où sont surgis Continental qui se sont

répandus jusque dans les Maritimes. Plus tard, ça été des cultivateurs comme un ancêtre de Monsieur Lamontagne de Saint-Félicien et qui est un de ceux à l'origine de Provigo. Il y avait un grand-oncle de Gilles Bergeron, il était là-dedans aussi et après il a pris le bord du Lac, etc. Côté Boivin, les Boivin sont venus de La Baie et c'est né là Côté Boivin et c'est devenu quelque chose d'extrêmement important dans les années 1930-1940. Ce sont des gens qui rêvaient à l'échelle du continent. Quand ils faisaient quelque chose c'était automatiquement international. Les gens de Québec et Montréal les suivaient dans les journaux, ils en parlaient constamment. Ils les appelaient les « Américains de Chicoutimi » ou bien ils disaient les « Yankees du Saguenay ».

Le clergé était hésitant un peu quand même. Tout ce monde qui allait aux États-Unis, qui parlaient de s'enrichir et de faire de l'économie mais en même temps ils pensaient qu'un million de personnes, ça ferait des paroisses, ça ferait des curés, des paroissiens et il y aurait beaucoup d'argent, ils seraient généreux sans doute. Alors, finalement l'évêché était sceptique mais il ne protestait pas trop et il suivait un peu et surtout qu'il y avait des prêtres du Séminaire qui donnait là-dedans à fond de train. Alors pourquoi les prêtres du Séminaire étaient d'accord avec cela? C'est parce que c'était des Canadiens français qui étaient à l'origine de ce mouvement. Il y avait entre autres un jeune qui était arrivé de Sherbrooke qui avait dix-huit ou vingt ans et qui s'appelait J.A. Dubuc qui est devenu le Dubuc que l'on connaît. Il suffit d'aller voir au musée de la Pulperie, vous allez voir qu'il y a quand même des choses extraordinaires qui ont été réalisées. Alors, c'était des Canadiens français catholiques qui allaient mettre fin au monopole odieux de la famille Price. Parce que depuis 1840, la famille Price contrôlait pratiquement toute l'économie régionale et elle le faisait à la façon d'un monopole c'est-à-dire d'une manière qui était socialement extrêmement détestable et avec une certaine arrogance. Les Price étaient très détestés par la population et quand le Séminaire a été ouvert en 1873, la première génération qui est allée s'instruire, eux quand ils sont sortis de là ils ont dit « On va mettre fin au monopole (du Séminaire) » et c'est cette génération-là qui a donné le rêve

dont je suis en train de parler. Et c'est pour ça que le clergé approuvait ce mouvement parce qu'il était dirigé contre les protestants qui faisaient travailler leur monde, qui ne respectaient pas le repos dominical, etc. Tandis que si ce sont des Canadiens français catholiques qui sont à la tête des entreprises, on n'aura plus ces problèmes.

Pour vous dire jusqu'à quel point ça allait, vous savez quand on passe devant l'hôpital, si vous regardez devant l'hôpital il y a un grand monument, une espèce d'obélisque en béton gris, c'est un monument qui est édifié à la famille Price mais comme il est devant la façade du monastère des Hospitalières, on a l'impression que ce sont les sœurs qui ont érigé un monument à la mémoire de Price. En fait, le terrain appartient à la famille Price et ce sont les Price eux-mêmes qui se sont élevés un monument en 1887 ou à peu près, ils ont eu l'idée d'élever un monument à leur grandeur. À ce moment-là, il n'y avait qu'eux sur la colline et ça dominait toute la ville de Chicoutimi, tout Chicoutimi-Nord. Les gens ont trouvé que c'était de la dernière arrogance possible et ça choqué les Chicoutimiens de façon pas possible en particulier les gens dont je suis en train de vous parler. Ça les a choqués au point qu'un de ces « Américains de Chicoutimi » qui était sorti du Séminaire, jeune avocat, il faut croire que les avocats ont un peu changé de tempérament, une nuit il a pris de la dynamite, l'a mise au pied de la statue et l'a fait sauter. Price n'était pas fou quand même, c'est là que l'on voit cela, il l'avait fait assez solide qu'elle n'a pas bougé.

Ce même avocat, il avait un esprit assez indépendant, l'évêché n'aimait pas cela, il ne le trouvait pas assez docile. Un jour, il avait décidé qu'il devenait député et il faisait campagne électorale et il est allé à l'Anse Saint-Jean notamment pour faire des discours mais dans ce temps-là, il y avait juste une salle où on pouvait recevoir des électeurs c'était la salle publique, la salle de la fabrique et l'évêque avait donné partout le mot d'ordre de lui fermer l'accès des salles de la fabrique pour mettre évidemment en échec sa campagne électorale. Alors, lui il a trouvé que ce n'était pas juste. Il a poursuivi l'évêque, il a fait un procès à l'évêque.

L'évêque a été convoqué à la cour pour aller témoigner, il a refusé. Le juge a refusé de condamner l'évêque mais l'avocat est allé en appel et finalement, l'évêque a excommunié le jeune avocat qui a été obligé de quitter la région parce qu'ayant été excommunié il était devenu un personnage scandaleux, ses enfants ne pouvaient plus aller à l'école, sa femme ne pouvait plus aller faire le marché, ils ont été obligés de s'en aller comme des malfaiteurs dans l'Ouest canadien où lui est mort pas longtemps après. C'est pour dire quels étaient les tempéraments de ces gens-là. Ce n'était pas des Canadiens français pliés, craintifs. Absolument pas. Ils étaient des espèces de géants, fantasques comme ce n'était pas possible, arrogants.

L'autre personnage qui était au centre de tout cela, qui a été à l'origine de la compagnie de pulpe, qui a quasiment tout fait à Chicoutimi de ce qu'un homme peut faire, c'est Joseph-Dominic Guay. Je suis certain que parmi vous, il y en a plusieurs qui n'ont même jamais entendu le nom de ce gars-là. C'est, à mon avis, le modèle de ce que peut être un entrepreneur, on ne peut pas avoir un modèle plus accompli de ce qu'est un entrepreneur. C'est un gars qui a tout fait dans sa vie. Par exemple, il était spéculateur foncier parce que c'est lui qui avait eu l'idée d'acheter « l'île électrique » comme il disait pour ouvrir une centrale hydroélectrique et construire une usine de pâtes et papiers mais, en même temps, il n'était pas fou, il avait acheté tous les terrains qui avaient autour parce qu'il voulait bâtir une ville-là et c'est lui qui vendrait les terrains. En même temps, il trouvait que l'industrie laitière c'était une bonne affaire pour la région donc il s'est mis à faire des tournées de conférences agricoles dans toutes les paroisses de la région pour convaincre les cultivateurs qu'il fallait qu'ils se spécialisent là-dedans et pour être plus convaincant encore il a acheté deux fermes qu'il a exploitées pour en faire des fermes modèles. Il a créé la Bourse du fromage à Chicoutimi, il a créé des compagnies de transport. Il était à la tête de scieries, il était partout. Il a créé le Progrès du Saguenay dont il était le propriétaire rédacteur pendant une quinzaine d'années. Il a été maire de Chicoutimi pendant trois ou quatre termes. C'est un homme débordant, il ne reste rien maintenant

de ce monsieur-là. On n'a jamais cultivé sa mémoire, absolument pas, tout le monde l'a oublié justement parce que le clergé trouvait qu'il y allait un peu fort. Quand il écrivait des éditoriaux dans son journal qui déplaisaient à l'évêché, l'évêque avait l'habitude de convoquer les rédacteurs le lundi matin dans son bureau pour leur dire « Ce n'est pas correct ce que vous avez écrit là. La semaine prochaine, si vous ne vous rétractez pas, moi je vais ordonner à mes curés en chaire de ne plus lire votre journal parce qu'il est devenu scandaleux et qu'il faudra qu'ils se confessent s'ils lisent votre journal ». Souvent l'évêque donnait aux journalistes le texte de sa rétractation. J.D. Guay n'a jamais tenu compte de cela. Il était trop jaloux de sa liberté évidemment ce qui lui a valu bien des malheurs avec l'évêché. Tout cela pour dire quelle sorte de tempérament c'était que tous ces gens.

Donc, un épisode magnifique, échevelé, et qui n'a pas rien donné. Ça donné toutes les grandes entreprises dont on voit les vestiges aujourd'hui. Ça donné Val-Jalbert, ça donné l'idée à des cultivateurs du Nord de Jonquière dont faisait partie l'arrière-grand-père de Gilles Bergeron. L'arrière-grand-père était un des actionnaires de cette compagnie-là. Je ne sais pas si vous vous imaginez, des cultivateurs du 6^{ème} rang de Jonquière qui décide de ramasser leurs argents, pas pour acheter d'autres champs mais pour aller bâtir une usine de pâtes et papiers. À cette époque, une usine de pâtes et papiers c'était l'équivalent de, par exemple, si à Falardeau ou à Bégin, la semaine prochaine, ils annonçaient qu'ils allaient bâtir une usine de puces pour concurrencer Microsoft ou quelque chose comme ça. Alors, à Jonquière ils l'ont bâti leur usine de pâtes et papiers. Elle a été ouverte en 1900, elle a marché et elle a tellement marché que Price a été obligé de l'acheter. Il y en a une autre qui a été commencé à Saint-André de l'Épouvante mais ils ont eu des problèmes donc ça n'a pas eu de suites. Il y en a une qui a marché à Péribonka pendant sept ou huit ans. Encore là, il y avait beaucoup de cultivateurs de Roberval qui ont investi là-dedans, qui étaient des actionnaires d'une usine de pâtes et papiers en 1908 environ. Alors, vous voyez, quand on dit que les Canadiens français n'avaient pas le sens des affaires,

avaient peur des affaires, étaient des gens qui se repliaient autour de leurs terres, de leurs églises et de leurs familles, c'est absolument faux. En tout cas, ici au Saguenay, ça ne marchait pas. Il y a une grande utopie urbaine et industrielle.

Donc, ça c'est un rêve qui pendant une grosse trentaine d'années à marcher très fort, a porté toute une société. Tout le monde tirait dans le même sens, tout le monde était content d'être perçu comme des Américains du Saguenay. Américains du Saguenay ça leur plaisait beaucoup parce qu'en plus ils allaient aux États-Unis. Il y a eu un million de Canadiens français qui sont allés aux États-Unis entre 1830 et 1930 et il y en a un tiers là-dessus qui sont revenus. Les autres se sont promenés beaucoup pour se tirer les bretelles et montrer leur dentier et leur brillantine. Ils savaient ce que c'était les States et ils trouvaient que c'était très bien. Alors, ils voulaient leur ressembler.

Ce qui est extraordinaire, c'est que la mémoire de cet immense épisode de l'histoire du Saguenay, unique au Québec, il y a eu près d'une quinzaine de régions de colonisation à la même époque parce que quand les surplus démographiques de la vallée du Saint-Laurent ont décidé de déborder vers les autres régions périphériques ou d'ouvrir d'autres espaces, Saguenay a été un des épisodes mais il y en a eu bien d'autres : la Côte-Nord, le Nord de Charlevoix, le Sud du Bas-Saint-Laurent, la Beauce, les Cantons de l'Est, l'Outaouais, le Nord de Montréal, le Nord de la Mauricie, c'était partout ce mouvement-là. Le Saguenay c'est le seul où il y a eu un magnifique élan comme ça. Et puis, quand on s'en parle aujourd'hui, il n'y a personne qui est au courant de cela. C'est un vrai désastre cela. Comment ça se fait que l'on n'a pas entretenu la mémoire au moins de ces gens-là, de se rappeler de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils avaient voulu faire, ce dont nous sommes les héritiers? Il me semble que, aujourd'hui je ne sais pas mais il y a vingt, trente ans, ça aurait pu donner confiance à des gens. Ça aurait pu les inspirer. C'est ça un mythe fondateur, c'est à cela que ça sert. Quand les Américains mettent la main sur le

cœur, c'est-à-dire leur constitution, c'est un vieux document tout fripé de la fin du 18^{ème} siècle, mais pour eux c'est encore quelque chose qui palpète, qui est brûlant, qui les projette encore. Pour eux c'est encore un grand rêve. C'est un rêve qui les a propulsés là où ils sont aujourd'hui, la société la plus riche et la plus puissante au monde. C'est ça un mythe fondateur, c'est donné la motivation à des gens de se dépasser, d'en faire plus parce qu'il y a quelque chose qui les attire, quelque chose sur laquelle ils mordent. Nous on en avait un, si on ne l'a plus on peut dire que c'est normal, il est arrivé toutes sortes de choses mais que l'on ne veuille même pas se le rappeler, ça c'est surprenant. À mon avis, J.D Guay il devrait avoir un gros monument à quelque part au milieu de la ville. Ce gars-là était tellement extraordinaire, il était incroyable. Il a peut-être un petit bout de rue, peut-être pas non plus. Est-ce qu'il y a une rue à Chicoutimi qui s'appelle Guay? Je ne sais pas. Son nom a complètement disparu.

Ça survie parfois. Je vous donne aussi deux autres exemples de mémoire que l'on aurait pu construire et qui nous ferait du bien de temps en temps, qui nous donnerait l'impression que l'on a fait des grandes choses. Par exemple, quand les Américains, à partir du milieu du 19^{ème} siècle, ont commencé à migrer vers le Midwest, ils étaient concentrés beaucoup sur la côte Atlantique où il y avait déjà de très grande ville et puis ils ont ouvert l'Ouest à la colonisation. Là, il y a eu un formidable mythe qui est né, celui de la démocratie à l'américaine. Les Américains, ils sont sûrs qu'ils ont inventé la démocratie. Ils ont inventé un style de démocratie ça c'est certain mais ils se pénètrent de cela. Ils ont raison, il y a une vie démocratique aux États-Unis, peut-être pas exactement ce qu'ils pensent qu'elle est mais il y en a une ça c'est sur. Pour eux, ce grand mythe-là, cette grande démocratie à l'américaine, elle est née dans le Midwest, dans les petites réunions de famille des colons, pauvres, crottés, qui se réunissaient le soir pour décider de leurs affaires, comment ils poseraient les clôtures, où ils mettraient les vaches. Ils s'affrontaient très durement mais ils finissaient par trouver les moyens de s'entendre et de prendre des décisions pour que ça marche. Pour eux, il y a une espèce de mythologie extraordinaire qui s'est créée à partir de là,

la vraie démocratie c'est une démocratie à la base et tout le monde a le droit de parole, on peut parler fort et cracher et ce n'est pas grave pourvu qu'à la fin on réussisse à s'entendre et à créer des consensus. Ici au Saguenay et dans d'autres régions du Québec, mais particulièrement ici au Saguenay, il s'est passé exactement la même chose. Quand les vieux parlaient dans les années 1930, vous savez qu'ici au Saguenay il y a un millier d'entretiens avec des vieilles personnes à partir des années 1930, il y a des témoignages extraordinaires, et pour ces gens-là il n'y avait rien de plus important que la politique, les assemblées contradictoires, les élections, les triomphes, les défaites, les réunions du conseil municipal. Ça c'était la vraie démocratie vivante, c'est celle-là qui a nourrit le mythe américain qui est né dans le Midwest. Exactement la même chose s'est passée chez-nous mais est-ce que quelqu'un parmi nos élites, un écrivain, un peintre, un compositeur de contes et légendes, qui a déjà mis en scène ces épisodes-là, qui a déjà même fait allusion à cela? Jamais. Jamais, parce que nos élites méprisaient cela. Alors, ça c'est encore une espèce de refoulement mais aussi on s'est privé comme ça de recueillir le mérite symbolique de ce que l'on a fait et de ce que l'on a été. On ne s'est jamais dit ce que l'on a été. Ça il n'y a rien de pire que ça dans une société que d'avoir le mérite de l'avoir fait et de se payer le luxe de ne pas se le dire.

C'est de ça que les générations se nourrissent quand ils viennent au monde et qui grandissent. Elles se nourrissent de ce qui circule dans notre société en terme de rêve, de gratification, de valorisation, plein d'exagération aussi c'est bien sûr mais ce n'est pas mauvais non plus les exagérations pour une collectivité, pour nourrir des motivations, pour nourrir des rêves, pour nourrir ce que l'on appelle des mythes collectifs et qui font d'après des élans dans toutes les directions.

L'autre exemple, c'est ce que j'appelle la Route des familles. C'est l'héroïsme des premiers colons qui sont partis de Charlevoix pour venir s'établir dans la région, je ne parle pas de ceux qui avaient de l'argent pour payer leur passage

sur des goélettes qui passaient par Tadoussac et qui s'en venait ici, je parle de ceux qui n'avaient pas d'argent pour payer le passage sur une goélette et qui étaient obligés de s'en venir à pied. Je ne sais pas s'il y en a qui connaissent bien le paysage du Nord de Charlevoix, ça ne ressemble pas du tout à celui que l'on voit sur le fleuve, c'est la toundra. On se croirait dans l'Ungava. Ce sont des montagnes, c'est escarpé, c'est extraordinaire de voir cela. Ils s'enlignaient là-dedans avec la femme, la grand-mère, les poules autour, quelques cochons devant, deux veaux en arrière qu'ils tiraient de peine et misère. Ils couchaient le soir, ils ne savaient pas trop comment. Souvent, il neigeait, ça gelait, les enfants se gelaient les pieds, ils perdaient des enfants, il y en a qui tombait malade. Ça leur prenait sept ou huit jours à traverser comme ça et cela on a les épisodes, on a la chance d'avoir des récits de ces choses-là parce que parmi les vieux qui ont été interviewés à partir de 1930 et qui avaient 80 ans, il y en avait un paquet qui l'avait fait eux-mêmes et qui se le rappelait très bien et qui le raconte. Tout cela c'est dans les archives, c'est même dactylographié à la Société historique du Saguenay. Il suffirait de se pencher pour mettre ça en valeur, on n'aurait pas besoin de rien inventer. On pourrait construire le circuit de la Route des familles entre Saint-Urbain et La Baie ou entre Saint-Siméon etc. On aurait tout ce qu'il faudrait. On pourrait mettre des plaques avec des extraits de ce que les gens ont raconté. C'est extraordinaire que l'on n'est pas fait cela, c'est une espèce d'amputation brutale de ce que l'on a été, de notre identité. Et cela, ça transparait dans la façon dont nous nous percevons aujourd'hui. Moi, je me sentirais beaucoup plus grand, beaucoup plus fantasque si étant jeune, à l'école comme ça se fait partout, on m'avait amené pour suivre la route des familles, ça m'aurait très impressionné et j'aurais acquis beaucoup plus tôt l'idée que j'étais issu d'un héritage extraordinaire, j'étais issu de personnages magnifiques plutôt que l'image que les élites ont diffusé des colons, des gens sales, niaiseux, peu instruits, pliés, dociles, qui avaient peur de tout et qui étaient gênés de venir en ville. C'est un peu ça l'idée que l'on a des colons. Il faudrait plutôt avoir l'idée, je vais revenir à l'arrière-grand-père de Gilles Bergeron, il s'appelait Pascal Bergeron. Il était cultivateur dans le Nord de Jonquière et il s'était fait faire, vous

savez un cultivateur c'est un colon même encore aujourd'hui, il y a un colon qui est arrivé là et qui s'était fait faire des feuilles à entête et il mettait en dessous « sieur » ou « écuyer ». C'était en 1880-1885. Ces gens-là avaient une haute idée d'eux-mêmes, ils se respectaient.

Moi, il me semble qu'une société qui se prive d'une pareille richesse, qui se prive non seulement d'inventer des récits mais simplement de se rappeler de ce qu'ont été les actes héroïques des gens qui les ont précédés, pas au temps des romains. Pour moi, c'était mon grand-père qui était un de ces colons qui est parti de Roberval pour traverser vers Mistouk et qui a vécu cette vie-là exactement.

Aujourd'hui, par moments, il y a des flashes qui reviennent de cela. Je me rappelle quand au Lac-Saint-Jean ils ont commencé la traversée du Lac, ils ont appelé cela « La Traversée internationale ». Quand on fait quelque chose, on le fait à l'ampleur ou on ne le fait pas. Je pense qu'ils l'avaient appelé « internationale » parce que parmi les nageurs il y en avait un qui venait de l'autre côté du Parc. Aussi, nous quand on était jeune, mon père, quand il voulait nous faire plaisir le dimanche, il nous amenait chez nos grands-parents qui étaient à Mistouk et on passait devant Alma. Il y avait une vieille forge. En fait, c'était un vieux forgeron dont les affaires ne marchaient plus parce qu'il y avait plus d'automobiles et de moins en moins de chevaux et ils ne voulaient pas se convertir en garage. Il avait transmis sa forge à ses garçons qui eux avaient décidé de se moderniser et ils avaient transformé cela en un garage. Pour bien marquer la rupture et la relance, les garçons avaient donné un nom à leur entreprise. Il y avait une pancarte écrite à la main au-dessus de la porte du garage, c'était marqué « Alma jobbing international ». C'est une affaire extraordinaire, c'est merveilleux. En général, dans la foulée, je raconte aussi qu'il y a un coiffeur à Place du Royaume que je fréquente qui s'appelle « Renzo International ». Donc, ça réapparaît de temps en autre. Hier, quand la Société historique a annoncé son projet de faire un lieu de pèlerinage avec le Cap Trinité, ils ont parlé de pèlerinage « international ». Moi je trouve ça extrêmement

sympathique, je trouve ça très beau même. Tant qu'à faire un pèlerinage, il n'y a pas de raison de le rapetisser avant de partir.

Alors, là, il faut que j'en vienne à un épisode qui est moins drôle un peu, c'est sûr. Où est-ce que l'on en est maintenant? C'est sûr qu'aujourd'hui on ne peut plus rêver comme le faisait nos ancêtres mais il faut rêver pareil. Rêver en période de décroissance c'est moins facile que de rêver dans la conjoncture contraire. Mais c'est peut-être encore plus important de rêver en période de décroissance parce que si on ne rêve pas ça va descendre encore plus vite. Il me semble qu'il y a moyen de se donner des horizons dans n'importe quelle conjoncture parce que ça peut aider au moins à le ralentir. Moi, je ne suis pas économiste, je n'ai pas de suggestions à vous faire sur ce plan-là. Je pensais qu'il y a peut-être une chose qui pourrait être faite, un grand sondage. Un grand sondage à l'échelle de la région, qui soit représentatif d'une composante d'une société et qui servirait à voir où est-ce que l'on en ait exactement, quelle est l'intensité du sentiment d'appartenance dans la région. C'est une donnée fondamentale. Si ce sentiment-là disparaît, le reste est mal en point, c'est très inquiétant. Alors, si on pouvait suivre comment ça évolue et où est-ce que l'on en est périodiquement, il me semble que c'est une donnée qui serait très importante. Quel est la vision de l'avenir? Comment les gens voient l'avenir? Est-ce qu'ils craignent l'avenir? Pour eux, ils sont découragés, il n'y a rien à faire. Ce sentiment-là, lui-même, est une variable importante en terme de développement. Il me semble que ce serait utile, tous les cinq ans par exemple, que l'on prenne le pouls de la région, où est-ce qu'elle est rendue. Deuxièmement, je vais vous dire quelque chose que tout le monde connaît, et là je parle comme citoyen, comme sociologue et comme historien, c'est sûr que la région est extrêmement divisée. C'est une société extrêmement divisée. Il y en a un texte qui vient de paraître dans « Recherche sociographique », c'est un auteur qui a mesuré ce qu'il appelle le capital social dans les différentes régions du Québec. Le capital social, je le résume très brièvement, comme une volonté, une capacité de coopérer parmi les acteurs principaux d'une région, comme les

institutions, les municipalités, les compagnies, les intervenants, les élus, etc. Il classe les régions du Québec selon les niveaux de capital social. Saguenay est en bas, c'est un peu gênant quand même. Ça va déjà assez mal, il ne faut pas faire exprès pour que ça aille encore plus mal.

Je me sens un peu obligé de conclure là-dessus parce que je trouve que la région a l'air de s'engager vers des guerres absolument désastreuses, inutiles et stériles. Moi, je trouve franchement que de flirter avec des opérations de défusions, même si on n'était pas d'accord avec la fusion, si on continue à jouer là-dedans, c'est complètement stérile. On sait très bien qu'il y a des guerres ouvertes qui vont durer pendant je ne sais pas combien de temps, combien il y a d'énergies négatives, de frustrations qui vont naître de tout cela quoi qu'il arrive. Ce n'est pas un bon investissement collectif, ça ne peut pas stimuler beaucoup les jeunes et même les moins jeunes.

Le deuxième exemple que je prendrai et je m'arrêterai là-dessus, c'est la façon dont risque d'évoluer le dossier du projet de l'Approche commune. Moi je trouve que la plus grande partie des prises de position que j'ai pu lire dans les médias d'où quelles viennent, faisaient preuve d'un manque de sagesse déplorable, désolant. C'est enligné la région vers un cul-de-sac c'est sûr. Rejeter radicalement au départ le principe de l'Approche commune est une décision collective qui manque complètement de sagesse et de sens politique.

L'Approche commune, je ne suis pas un spécialiste mais j'ai lu le texte, il y a eu tellement d'horreur qui ont été prononcées là-dessus, c'est incroyable. Moi, j'ai pris la peine de me rendre à Québec, de rencontrer les gens qui travaillent là-dedans, pour me faire expliquer comme il faut ce que c'était. Finalement, c'est incroyable la façon dont le débat a dériver. Premièrement, l'Approche commune qui a été signée, n'a aucune obligation légale, aucune obligation juridique. Ça veut dire que les deux parties peuvent se retirer demain matin et il n'y a aucun problème, il n'y a plus rien. Ce n'est pas une entente à portée juridique. Il n'y a

rien de compromis, il n'y a rien de changé. Seulement, il fixe les cadres pour les négociations à venir qui devront conduire à un traité à un moment donné. Et lui, le traité, s'il est signé, lui aura des portées juridiques et légales auxquelles tout le monde sera tenu. Mais il n'est pas signé, les négociations ne sont même pas commencées sur les clauses du traité à venir, sur le contenu. Ce qui est établi c'est le cadre de négociations c'est-à-dire que le gouvernement du Québec reconnaît que les Autochtones ont droit au titre « aborigène » donc des droits sur le territoire, sans précision. Il n'y a pas plus de précision que cela. C'est dans le traité que ce sera défini. Pour l'instant, c'est une question de principe. Le gouvernement reconnaît que les Autochtones ont un droit sur le territoire.

Deuxièmement, le gouvernement du Québec reconnaît les droits ancestraux des Autochtones c'est-à-dire le droit de protéger leur culture, leur langue, leur religion, leurs coutumes, leurs façons de vivre. Encore là, concrètement il n'y a rien de défini. C'est le principe. Il me semble qu'il n'y a rien de très choquant jusqu'ici surtout que, partout où les gouvernements n'ont pas voulu reconnaître cela, ils sont allés en cour. D'ailleurs, c'est ce que tout le monde a fait depuis 40 ou 50 ans et partout, quand ça se rendait en Cour suprême, les gouvernements ont été déboutés. La Cour suprême a toujours reconnu le titre aborigène et les droits ancestraux, sans les définir. La Cour établissait seulement que ces droits-là existaient. Après cela, elle renvoyait les deux partis pour qu'ils négocient leur traduction, leur opérationnalisation, comment ces droits seraient traduits concrètement dans la vie quotidienne, dans les règles. Mais quand ça fait douze ans que l'on se chicane devant les tribunaux et que l'on a dépensé des millions et que l'on finit par se détester et que l'on se fait imposer un jugement qui nous déplaît forcément, est-ce que l'on est dans des bonnes dispositions pour aller discuter après? Est-ce que ça fait un beau climat pour essayer de s'entendre? Pas besoin de vous dire que non. On va plutôt essayer de retourner en cour et faire d'autres procès pour essayer de renverser celui-là.

Depuis 1973 et 1974, le premier jugement de la Cour suprême a toujours été entériné par les autres jugements de la Cour suprême qui sont venus après. Alors le gouvernement du Québec a décidé d'interrompre toutes les poursuites qu'il avait, tous les dossiers qu'il avait amorcés et d'adopter une nouvelle formule. Il a dit « Supposons que l'on reconnait le titre aborigène et les droits ancestraux et supposons que l'on essaie de se parler comme des gens adultes et d'essayer d'en arriver à une entente de gré à gré. Essayons de nous entendre sur une base d'amitié, d'harmonie, de contrat, de négociation comme doivent le faire des acteurs collectifs dans une société sans avoir besoin du couperet et de la menace de la Cour et des délais et de tout ce qu'entraîne ces immenses procès ». C'est ce que le gouvernement du Québec a fait. Les Montagnais ont accepté également de suspendre les poursuites qu'ils avaient de leur côté, il y en avait plusieurs et c'est des gros chiffres, et la première étape de tout cela ça été cette entente de principe que l'on appelle l'Approche commune.

Alors, qu'est-ce qu'il y a là-dedans? Il y a donc la reconnaissance d'un droit territorial, il y a reconnaissance des droits ancestraux, il y a le projet de doubler le territoire des réserves. Une réserve c'est à peu près l'équivalent d'un village ça maintenant. Donc, ça fera l'équivalent de deux villages et là on ne parle pas de trois cents réserves. Il y en a quatre. Donc, ça va faire quatre réserves qui vont doubler de territoire. Là-dessus, les Montagnais vont avoir les mêmes pouvoirs que les municipalités et plus de pouvoir que cela parce qu'ils vont gérer ce qui relève de la santé, de l'éducation parce que le gouvernement voudrait leur donner plus de pouvoir pour qu'ils aient plus le sentiment de se gouverner eux-mêmes, comme une société normale doit le faire. Deuxièmement, d'avoir un territoire plus grand, qui correspond à peu près au Saguenay-Lac-Saint-Jean, la Côte-Nord et un petit peu plus, où là les Autochtones vont avoir certains droits mais ce grand territoire reste entièrement un territoire québécois où toutes les lois québécoises et canadiennes vont s'appliquer, où les chartes du Québec et du Canada vont s'appliquer en priorité, exclusivement, de même d'ailleurs que sur les territoires des réserves. Les chartes québécoises et canadiennes vont

continuer de s'appliquer en priorité. Alors, parlons du grand territoire qui fait peur à tout le monde. Là-dessus, le gouvernement va permettre aux Autochtones de poursuivre leurs activités traditionnelles c'est-à-dire la chasse, la pêche, le piégeage, la cueillette. Et puis, le gouvernement garde les droits sur le territoire et sur le sous-sol sauf que quand il y aura des exploitations économiques comme l'hydroélectricité, la forêt, les mines, etc., les entrepreneurs ne pourront pas faire comme si les Autochtones n'étaient pas là. Ils vont faire comme s'il y avait des Autochtones c'est-à-dire qu'ils vont les informer, ils vont essayer de discuter et de se concerter avec eux pour certaines conditions, sans droit de veto aux Autochtones et sur le principe de redevances, modestes, qui seront versés aux Autochtones comme indemnités. Les pourcentages ont déjà circulé, c'est extrêmement modeste.